

Émotion et Société : un enjeu sociologique

Marcel Drulhe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/faceaface/180>

ISSN : 1298-0390

Éditeur

UMR 912 SE4S

Référence électronique

Marcel Drulhe, « Émotion et Société : un enjeu sociologique », *Face à face* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/faceaface/180>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Émotion et Société : un enjeu sociologique

Marcel Drulhe

- 1 Je me réjouis que ces journées d'études sur le corps, les émotions et la santé se tiennent à Toulouse. Les Toulousains/les Toulousaines ne sont pas prêts d'oublier qu'après le 11 septembre 2001, il y a eu le 21 septembre, i.e. l'explosion d'AZF. Cet événement n'a certes pas eu l'impact émotionnel international du premier, mais son impact local a été et reste énorme. Voilà un phénomène, une catastrophe industrielle, dont nous avons vécu l'impact émotionnel, qui permet de prendre la mesure du message de Damasio (dans son ouvrage : "l'erreur de Descartes") : tous nos comportements ne sont pas d'abord pensés et rationalisés, ils ont aussi un ancrage "à fleur de peau", un ancrage corporel et viscéral (le langage ordinaire parle des "triples"), et cela ne veut pas dire que ce soit forcément irrationnel : l'affectif, les émotions ont aussi leur cohérence et leur logique, nous disent psychologues et psychanalystes.
- 2 Mais cette cohérence ne relève-t-elle pas aussi d'une logique sociale ? AZF : j'étais ce jour-là à la Maison de la recherche à l'UTM ; après la double explosion provoquée par la déflagration, un bruit de vitre brisée, le son cristallin du verre qui se casse, et puis la vue de toutes ces vitres qui s'effondrent. Toutes les personnes présentes, comme une seule, se lèvent de leur bureau, se précipitent dans les couloirs et les escaliers et descendent sans bousculade et dans le silence vers le parking : c'est la peur et le réflexe de survie, d'auto-protection.
- 3 Sur l'aire du parking, nous voyons en face de nous, vers l'est, un nuage orangé se lever dans le ciel : nous avons compris de quel côté venait l'explosion ; cette lueur de compréhension ne rassure pas totalement mais elle permet de tailler quelques habits encore très amples à l'incertitude qui est la nôtre. Déjà la peur pour notre vie passe au second plan au profit d'une sourde angoisse pour nos proches : j'accompagne en voiture une collègue dont la maman vit de l'autre côté de la rocade, donc dans une zone plus proche du lieu de l'explosion ; nous y découvrons des maisons éventées, dévastées, aux toitures et aux ouvertures délabrées, et la maison de cette dame ne fait pas exception ; je

- n'ai pas besoin de traduction pour comprendre le visage livide de ma collègue. Heureusement, un voisin nous dit que la maman est partie avant l'explosion : ça va mieux.
- 4 Retour à l'Université : impossible d'accéder à un téléphone et les portables sont saturés. Comment prévenir sa conjointe et avoir de ses nouvelles ? Comment prévenir les enfants, la famille, les amis les plus proches ? Mais déjà la rocade résonne des tocsins des voitures de secours. Les voies routières sont rapidement saturées. Faute d'informations précises, des toulousains commencent à quitter leur ville, avec leurs enfants, pour échapper à ce qu'ils croient être une diffusion de gaz toxique.
 - 5 Voilà : ce bref récit vous indique combien l'Université de Toulouse-le-Mirail ne peut pas être insensible à l'enjeu des émotions et à leurs effets dans la vie de la Cité.
 - 6 Bien sûr, l'explosion d'AZF relève d'une catastrophe industrielle heureusement exceptionnelle, mais elle est révélatrice de ce qui est largement impensé en sociologie : la place des émotions dans la vie sociale et collective. Il est donc heureux que, depuis votre domaine de recherche, vous repreniez à bras le corps les émotions en les problématisant en sociologues. Ce n'est pas si souvent, mais ce n'est pas si facile !
 - 7 Dans le "Dictionnaire de la pensée médicale", ouvrage paru en 2004 sous la direction du philosophe Dominique Lecourt mais auquel de nombreux sociologues et anthropologues ont participé, on passe de l'électrothérapie à l'empirisme : exit les émotions, elles n'ont pas de place dans la pensée médicale. Reconnaissons qu'elles n'en ont guère dans la pensée des sciences sociales, puisque cette notion n'est pas non plus traitée dans la plupart des dictionnaires de sociologie.
 - 8 Cependant, je suis fier et heureux de l'avoir introduite subrepticement et par la petite porte dans le "Dictionnaire de sociologie" de Boudon, Besnard, Cherkaoui et Lécuyer à travers l'article "corps", grâce à Jean-Michel Berthelot : j'y insiste évidemment sur les techniques du corps, mais à travers l'enjeu de l'expressivité corporelle, je glisse la communication de la confiance, le tact dans l'interaction... C'est bien peu mais c'est déjà beaucoup pour un quart de page ! Reconnaissons que l'émotion est le sujet perdu de la sociologie.
 - 9 Oui, perdu car les pères fondateurs l'avaient intégré dans leurs analyses : dans le FEVR, Durkheim indique que les émotions participent à l'effervescence collective à partir de laquelle se construit ce monde symbolique particulier qu'est la religion. Et pour Durkheim, la religion est la première forme de connaissance du monde, la première façon d'explicitement symboliquement notre rapport au monde Weber, quant à lui, place la rationalité affectuelle parmi les déterminants idéal-typiques de l'action : les humains agissent aussi sous le coup de l'émotion, ce qui ne veut pas dire que ce soit irrationnel. Cette référence aux fondateurs de la sociologie n'est pas purement rituelle ou rhétorique : elle nous indique d'emblée que nous pouvons situer l'émotion sur le registre de la connaissance, qu'elle relève de quelque modalité de savoir déterminante pour l'action. Nous savons bien qu'il n'y a pas d'action sans quelques formes de mobilisation de ressources cognitives : parmi elles les émotions.
 - 10 Penser l'impensé émotionnel engagé dans les pratiques sociales est un projet sociologique tout à fait pertinent de clarification et d'explicitation pragmatique de l'action, dans la mesure où on cesse de partir du postulat selon lequel la décision d'agir est réductible à un déterminant utilitaire (la rationalité instrumentale du calcul coût/bénéfice) ou axiologique (la rationalité traditionnelle ou en valeur). Continuons à baigner dans le bonheur : pour la légitimation de l'entreprise, les travaux de Norbert Élias ont montré

toute l'importance de la socialisation des pulsions. Or, ce concept de pulsion a été particulièrement travaillé par Freud et la psychanalyse qui soulignent l'irréductibilité du rapport au corps à ses usages comme instrument (pensez à Marcel Mauss : le corps est le premier instrument de l'homme. Oui, mais il ne s'y réduit pas). Freud observe que l'assouvissement de la faim, du besoin de manger n'épuise pas le mouvement des lèvres : il y a un reste, c'est la pulsion orale. Le bébé s'est goinfré de lait, il pleure encore, il veut avoir le sein : sa mère lui donne une tétine. La tétine est un leurre qui satisfait la pulsion orale ; la tétine permet au corps du bébé de jouir de lui-même. Et nous pourrions faire le tour des différentes zones du corps : nous y apercevons que chaque partie qui suscite un besoin est en même temps irréductible à ce besoin ; elle est sous l'emprise de pulsions dont Élias a essayé de montrer les formes sociales occidentales de canalisation, d'élaboration, de maîtrise, en particulier lorsque leur puissance se manifeste en quelque forme de violence.

- 11 Laissons-là Freud et Élias : contentons-nous de noter que la pulsion est une médiation incontournable du rapport que tout corps humain a avec lui-même. Et la pulsion est insatiable : il faut lui trouver un débouché sinon c'est l'angoisse, la panique, voire le comportement complètement irrationnel du fou. L'angoisse est la petite monnaie de toutes les émotions. Et le débouché, c'est la société qui le porte, qui le fabrique : ici, la tétine, ailleurs un bout de tissu, un objet technique (pourquoi ne pas évoquer le "joystick" des jeux informatiques), une œuvre d'art (la sensualité d'un paysage ou d'un nu, le bouleversement que suscite un concerto ou une cantate, etc)... Ainsi la société canalise pulsions et émotions : c'est l'autocontrôle du corps et de ses mouvements erratiques, qu'ils soient attractifs ou répulsifs, l'autocontrôle du corps et de ses troubles qui nous remuent et nous soulèvent le cœur ; c'est la culture du contrôle de soi.
- 12 A partir d'une telle approche cognitiviste (au sens large) de l'émotion, la sociologie est amenée à affronter trois problèmes :
- 13 1- Qu'en est-il de "*l'émouvant*", de ce qui suscite l'émotion ? A travers quel organe des sens affleure l'émotion ? Par exemple, le dégoût à la vue d'une plaie purulente ou d'une déjection ; ou bien l'horreur suscitée par une odeur putride... Souvenez-vous de mon récit de l'explosion d'AZF : le bruit des vitres cassées nous "cloue le bec" (c'est le silence dans les couloirs et les escaliers) et suscite notre peur, alors que la vue du nuage orangé que nous percevons vers l'est depuis le parking où nous nous sommes rassemblés suscite nos commentaires et nos hypothèses : nous ne sommes pas totalement rassurés mais nous commençons à comprendre.
- 14 A partir de quel type d'interaction naît l'émotion ? Par exemple, un échange de regard ou une toilette génitale faite à un patient ne suscitent pas la même chose. Dans mon récit de l'explosion d'AZF, l'interaction avec les voisins a pour effet de soulager l'inquiétude de ma collègue.
- 15 Chaque fois, une partie du corps est impliquée **soit** à titre indiciel (le corps-symptôme : un bruit surprenant, une odeur, la vue d'une déjection corporelle, etc.), **soit** à titre symbolique (tel ou tel état corporel suscitant attirance ou répulsion en fonction d'un arrière-fond symbolique : l'effroi devant le sang qui coule ; la sidération devant les formes étonnantes d'une personne), **soit** enfin à titre communicationnel (un regard, un geste, des larmes, un sourire, le ton d'une parole, l'intensité d'un cri). Sur le plan de l'émouvant, il faudrait produire une ethnographie des montages de **scénario de l'émotionnel** : comment l'émotion est-elle socialement produite ? Qu'est-ce qui est émotionnellement légitime ? Ne dit-on pas qu'en certaines circonstances il faut "avaler ses larmes" ?

- 16 2- Qu'en est-il de "l'émotion", c'est-à-dire du contenu émotionnel ? De quel type de frisson, de quel type de trouble s'agit-il ? Comment caractériser l'ébranlement de l'état de conscience ? Suffit-il de parler de peur, de jalousie, de joie, de gêne, de honte, etc ? Ne faut-il pas chercher à obtenir des récits plus détaillés de ce qui est éprouvé pour en décliner différentes sortes de modalités ? Pour avoir nous-mêmes éprouvé telle ou telle émotion, nous en restons souvent au fait de son signalement par l'enquêteur : il est nécessaire d'aller au-delà en essayant de lui faire expliciter ce que l'émotion qu'il a vécu a de particulier. Eugène Enriquez distingue, par exemple, cinq ou six types de haine (haine paranoïaque, la douce haine froide (ce que Hannah Arendt appelle la "banalité du mal"), la haine de soi, etc.
- 17 L'enjeu ici pourrait être de traquer les modes de désignation des émotions : quelles images, quelles métaphores sont-elles utilisées par des femmes et par des hommes, par des jeunes et par des vieux, par des ouvriers métallistes et par des professeurs des écoles, etc. pour traduire ces sensations aussi viscéralement éprouvées ?
- 18 Comment en expliciter leur déroulement : comment se transforme ce que j'éprouve dans la durée ? Y a-t-il basculement du plaisir à la douleur, du rire aux larmes ? N'y a-t-il pas des cas où nommer et nier apparaissent dans le même mouvement ? Le corps libéré contemporain suscite des explosions de joie, comme pour mieux camoufler le corps usé par le travail et la faim ou le corps violenté et anéanti par les terrorismes et les guerres...
- 19 3- Qu'en est-il de l'é-motion, sachant qu'en insistant sur la partie phonématique "motion", je voudrais indiquer le glissement de l'émotion vers l'appréciation morale. Il s'agit de se tourner vers le questionnement suivant : est-ce bien normal d'éprouver ce que j'éprouve ?
- 20 Bien sûr, cette évaluation au cœur de l'émotion a des conséquences importantes pour l'action. Si l'émotion est positivée, elle donne des ailes, elle renforce et soutient dans l'accomplissement de sa pratique, elle produit un effet de reconnaissance ("je suis fier de moi ou de ce que je fais"). Si l'émotion est négative, elle est un signal d'alarme qui appelle à réviser ce qui était attendu ou ce que l'on croyait ou bien elle peut produire un blocage de cet appel à révision.
- 21 Et puis n'oublions pas les émotions de comparaison (l'envie, la jalousie, le regret...) : elles donnent de précieuses indications pour comprendre l'orientation des actions subséquentes.
- 22 L'enjeu de la norme au cœur des émotions renvoie en particulier (mais pas seulement) aux tabous anthropologiques impliqués dans les activités relationnelles : la transgression de tabous, de prescriptions est une source plus ou moins intense d'émotions (l'estomac noué par la culpabilité, rosir de satisfaction pour avoir agi parfaitement selon les codes de la bienséance, etc.).
- 23 Ces trois problèmes invitent la sociologie à observer et à analyser le travail émotionnel à trois niveaux : la mise en forme des émotions (ce que j'ai appelé "l'émouvant") ; le mode de désignation de ce qui est éprouvé (ce que j'ai appelé "l'émotion") ; enfin le mode d'évaluation du trouble, la mouvance de l'émotion dans l'œil cyclonique du surmoi (comme dirait Freud), dans l'œil cyclonique des tabous pour rester dans la sociologie ou l'anthropologie. Ces trois enjeux sont à situer non seulement au regard des pratiques que les émotions suscitent : ils sont à prendre en considération dans l'interaction : l'émotion de soi croise l'émotion de l'autre et interfère avec elle.

- 24 Parler de travail émotionnel peut choquer ou susciter l'étonnement. Clarifions ce dernier point en reprenant le principal aspect de l'argumentaire éliassien porté par la métaphore de la "canalisation" qui colore l'idée plus abstraite de socialisation. Elle indique un processus de transformation que l'on trouve à l'œuvre au cœur de tout travail : arriver à distinguer et à mettre de la distance entre ce que l'on ressent et l'action que ce "ressenti" suscite ; parvenir à ne plus parler et à ne plus agir comme on le sent dans l'immédiateté de ce qui a été ainsi éprouvé afin d'introduire de la durée (ce qui permettra de réfléchir avant de prendre la parole ou de s'engager dans l'action) ; finalement, remplacer la fougue impulsive d'un passage à l'acte immédiat par un temps de conscientisation qui débouche sur une décision mûrie. Ajoutons cependant que ce traitement des excitations pulsionnelles n'est pas réductible à leur placement sous la coupe de la raison réflexive et de son expression discursive : le travail émotionnel ne supprime pas la composante corporelle et sensuelle de l'émotion. Ressentir du dégoût au contact d'une plaie ou de déjections corporelles est déjà le fruit d'une élaboration qui peut certes se traduire dans des paroles ("Quelle horreur !") mais qui correspond par ailleurs à des processus physiologiques (mouvement internes de l'œsophage et de l'estomac, pâleur, vomissement...) et éventuellement à la mise en œuvre de quelque technique motrice du corps (reculade, fuite, tremblement...).
- 25 Cependant l'enracinement organique des émotions ne signifie pas que leur manifestation serait l'expression de quelque chose d'intérieur vers quelque forme d'altérité. Il s'agit seulement d'enregistrer le fait que les émotions sont prises dans un contexte relationnel, virtuel ou réel : elles ne procèdent pas de quelque génération spontanée ! C'est pourquoi, plusieurs chercheurs ont caractérisé l'apparition des émotions comme "montage d'un scénario émotionnel"¹ : ce "montage" constitue un travail à part entière, c'est-à-dire une mobilisation d'énergie pour faire advenir quelque chose qui n'existait pas ou qui se présentait sous une autre forme. Ce travail particulier, que nous désignons ici comme du "travail émotionnel" permet de constituer une dimension spécifique de la relation à autrui : les composantes affectives et sensuelles qui entrent dans la composition du lien et de l'attachement (y compris dans les moments d'agressivité, de violence et de conflit) ainsi que dans la composition de soi et de son identité. Il accomplit donc la génération et la gestion de ses propres émotions tout comme la gestion des émotions des autres. Ainsi, la composante émotionnelle de toute relation peut disparaître sous l'effet d'un travail de neutralisation ou d'évacuation, en particulier dans la sphère publique des relations professionnelles. Il reste que certains métiers sont plus exposés que d'autres : ceux qui sont les plus proches des tâches accomplies au sein des familles (les métiers de l'éducation et du soin en particulier) mobilisent compétences et savoir-faire acquis à travers la socialisation domestique pour mener à bien quelque type de travail émotionnel.
- 26 Pour conclure, je voudrais soutenir que l'hypothèse d'une instrumentalisation, par le bio politique, du travail émotionnel des professionnels de l'éducation et de la santé est à intégrer dans l'analyse. Ainsi, dans les campagnes de prévention, parvenir à "normaliser" des comportements "malsains" nécessite de "faire passer" le mauvais côté du diagnostic ("ceci est une conduite malsaine") tout comme le mauvais côté de l'incitation à changer le "mauvais côté" de la conduite à risques. L'expression "faire passer" retient ici comme métaphore corporelle de l'obstacle indigeste à prendre dans la mouvance du transit pour en surmonter l'immobilisme. A cette fin, la raison calculatrice (les gains en bien-être sont supérieurs aux coûts immédiats de la privation) est moins opératoire que l'intelligence rusée : celle-ci tient compte de l'émoi suscité par la découverte d'une déviance secrète en

l'apaisant et en le ramenant à ses justes proportions ("cessons d'en faire des montagnes"). Le biopolitique vise moins le redressement disciplinaire des corps qu'une surveillance et un contrôle par des procédures "douces" incluant diverses formes de travail émotionnel, du moins dans les sociétés occidentales avancées. Dans le gouvernement des hommes, les pouvoirs publics tendent de plus en plus à intervenir sur la subjectivité, sur le rapport à soi-même : l'État "moral" qui interdisait la contraception, l'avortement et toutes les formes d'euthanasie a laissé place à un État qui prétend s'effacer en déléguant très largement aux sujets le soin de contrôler leurs conduites et de dompter leurs émotions, tout en rappelant qu'il existe des excès, donc des limites à ne pas franchir sous peine de sanctions.

- 27 Voilà quelques éléments d'introduction à ces Journées d'études. J'ose espérer qu'ils susciteront ou contribueront à entretenir l'enthousiasme et l'euphorie comme émotion collective transversale à ces Journées. Bon travail, et en particulier bon travail émotionnel !

BIBLIOGRAPHIE

- BOUDON R., BESNARD P., CHERKAOUI M., LECUYER B-P. (2003), *Dictionnaire de Sociologie*, Paris, Larousse.
- DAMASIO A., (2006), *L'Erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob.
- DRULHE M. (2000), « Le travail infirmier dans la relation soignante professionnelle », in CRESSON G., SCHWEYER F-X., *Professions et institutions de santé face à l'organisation du travail. Aspects sociologiques*, Rennes, Editions de l'ENSP.
- DURKHEIM E. (1960), *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF.
- ÉLIAS N. (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calman-Lévy.
- ÉLIAS N. (1990), *La société des individus*, Paris, Fayard.
- ÉLIAS N. (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- ENRIQUEZ E. (2005), « La haine au secours du collectif » in NAYROU F., *La haine. Haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, Collection Monographies et psychanalyse, Paris, PUF.
- FOUCAULT M. (1976), *Histoire de la sexualité. 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FREUD S. (1905/1987), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard.
- HOCHSCHIL A.R. (1979), *Emotion work, feeling rules, and social structure*, *American Journal of Sociology*, 85, pp.551-75.
- LECOURT D. (dir.) (2004), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF.

NOTES

1. Pour une bibliographie sur ce thème, nous renvoyons à notre communication : DRULHE M. (2000), *Le travail émotionnel dans la relation soignante professionnelle. Un point de vue au carrefour du travail infirmier*, in CRESSON G., SCHWEYER F.X., *Professions et institutions de santé face à l'organisation du travail. Aspects sociologiques*, Rennes, Editions de l'ENSP.

AUTEUR

MARCEL DRULHE

Professeur, CIRUS-CERS (UMR CNRS 5193), Université de Toulouse-le-Mirail